

L'ALINÉA

LE BULLETIN DE L'ASSOCIATION DES
AUTEURES ET AUTEURS DE L'ESTRIE

AUTOMNE 2020

*La pandémie ou
comment se recentrer
sur l'essentiel*

L'énergie de l'illusion, par Antonin Marquis

Un phare dans l'obscurité, par Caroline G. Forest

Des plongées dans l'enfance, par Pierrette Denault

Le dimanche, par Marie Sirois

Lettre d'un grand-père à sa petite-fille, par Danielle Ferron

Des cœurs sur mon chemin, par Diane Noisoux



La pandémie

ou comment se recentrer sur l'essentiel

L'Alinéa, bulletin de L'Association des auteures et auteurs de l'Estrie, permet à des écrivains ou amis des lettres, jeunes et moins jeunes, connus et moins connus, de communiquer entre eux. Parce qu'il constitue le fruit d'un travail collectif, il se présente comme une fenêtre ouverte sur la vie littéraire estrienne, mais aussi sur l'art et la culture en général. Publié deux fois l'an sous format PDF, cet organe de liaison, dont le contenu est préparé par les membres de l'AAAE et accessible à tous par le biais du web, n'existerait pas sans la grande générosité de ceux qui y contribuent, que ce soit de manière régulière ou occasionnelle.

Comité éditorial
Raphaëlle B. Adam
Hélène Bughin
Josée Mongeau
Marie Sirois

Ont collaboré à ce numéro :
Pierrette Denault, Danielle Ferron,
Caroline G. Forest, Antonin Marquis,
Josée Mongeau, Diane Noisieux
Anne Brigitte Renaud, Jason Roy, Marie Sirois

Image de la couverture :
Pixabay.com

Alinéa :
151, rue de l'Ontario,
Sherbrooke (Québec) J1J 3P8
Téléphone : 819.791.6539
Courriel : info@aaaestrie.ca
Site web : www.aaaestrie.ca

Numéro : automne 2020
Date de production : octobre 2020

*Les opinions émises dans les articles
n'engagent pas la rédaction.*

AUTOMNE 2020

DANS CE NUMÉRO

Mot de la présidente <i>Josée Mongeau</i>	3
Les activités de l'AAAE	4

La pandémie...

L'énergie de l'illusion <i>Antonin Marquis</i>	6
Un phare dans l'obscurité <i>Caroline G. Forest</i>	8

... se recentrer sur l'essentiel

Des plongées dans l'enfance <i>Pierrette Denault</i>	9
Le dimanche <i>Marie Sirois</i>	11
Lettre d'un grand-père à sa petite-fille <i>Danielle Ferron</i>	12
Des cœurs sur mon chemin <i>Diane Noisieux</i>	14
Ricochet <i>Anne Brigitte Renaud répond à Christiane Lahaie</i>	15
Commentaires de lecture	19



MOT DE LA PRÉSIDENTE

Josée Mongeau, présidente de l'AAAE

Pandémie ou comment se recentrer sur l'essentiel

2020 restera dans les annales comme une année noire pour les arts, la culture et la littérature. Après avoir vu tomber les uns après les autres, tels des dominos, tous les spectacles, les événements, les festivals et les salons du livre, les artistes et artisans, les auteurs et les gens du livre se sont sentis abandonnés.

Évidemment le monde de la culture n'a pas été le seul à vivre cet arrêt général, la planète entière s'est confinée. Peut-être était-ce pour elle une façon de recharger ses batteries. En mettant les humains K.-O., la pollution a reculé et on a même vu des animaux s'aventurer sans crainte dans les zones urbaines.

Cet arrêt des activités, que les historiens du futur pourraient nommer *Le Grand Confinement*, a obligé tout un chacun à plus de créativité et d'inventivité, et ce dans beaucoup de secteurs. Au niveau culturel, le virtuel a remplacé le présentiel (mot devenu à la mode). Il a fallu devenir des virtuoses de Zoom, de Team, de Skype, de Facetime, etc.

Mais le confinement n'a pas eu le même effet sur tout le monde. Certains, surtout dans les débuts, ont été tétanisés devant l'ampleur de la catastrophe, suivant avec anxiété les points de presse quotidiens du premier ministre. D'autres en ont profité pour écrire, écrire et écrire sans être dérangés par les activités courantes.

Nous avons voulu faire du confinement, de la pandémie, le thème de ce numéro que nous aurions pu appeler « Écrire aux temps du Corona virus » pour évoquer le célèbre roman de Gabriel García Márquez¹. Nous voulions savoir comment nos membres avaient vécu le confinement, ce que ça leur avait inspiré, tant du point de vue de leur écriture que du point de vue personnel ou philosophique.

Sur ce sujet, Antonin Marquis nous confie son ambiguïté entre la vacuité de l'écriture et la tâche concrète des travailleurs essentiels. Il n'arrive pas « à expliquer pourquoi, alors que tant de gens souffrent, passer son temps à rédiger des histoires inventées

peut être plus important que travailler activement à alléger cette souffrance ». Caroline G. Forest, quant à elle, éducatrice en garderie, nous fait part de ses craintes et de ses peurs qui devaient « rester cachée[s] au fond d'une minuscule boîte pour laisser apparaître un arc-en-ciel pour les enfants ».

Cependant, devant le peu de textes reçus sur cette problématique, nous en avons conclu que le thème n'inspirait pas, n'inspirait plus, voire qu'on l'exécrait, que les gens en avaient soupé du coronavirus et voulaient passer à autre chose. Un nouvel appel de texte, sans thématique particulière, a été fait. Curieusement, tous les textes reçus nous parlent de relations familiales. Est-ce que le confinement nous aurait rapproché de ceux qui nous sont chers ? Pierrette Denault nous raconte des bribes de sa jeunesse sous les cordes à linge de la cour arrière. Dans un poème, Marie Sirois nous fait connaître les dimanches de son enfance et sa relation avec son père. Sous forme épistolaire, un grand-père s'adresse à sa petite-fille. À travers cette confession, Danielle Ferron met l'accent sur l'importance des liens familiaux qui nous unissent. Enfin, le texte de Diane Noisieux raconte l'histoire d'une femme qui doit surmonter le deuil de son conjoint.

Dans la chronique *Ricochet*, Anne-Brigitte Renaud répond à Christiane Lahaie quant à la pertinence de publier des livres en ces temps d'abondance et de rareté. Le texte de madame Renaud est complet et fouillé avec plusieurs statistiques et références, elle nous présente une image nette et précise du milieu du livre et de l'édition.

Nous publions aussi les commentaires de lectures de plusieurs de nos membres qui ont bien voulu partager leurs impressions.

Je vous souhaite une bonne lecture !

¹ *L'amour aux temps du choléra*

[Aa] LES ACTIVITÉS DE L'AAAE

Un des objectifs de l'Association des auteures et auteurs de l'Estrie est d'organiser des événements littéraires afin de favoriser les liens entre les auteur.e.s et leur public ainsi que stimuler la vie culturelle de la région.

Comment faire preuve de créativité tout en respectant les mesures sanitaires ? Comment se réinventer tout en continuant de répondre à notre mission première qui est de promouvoir la littérature estrienne ? La tâche n'est pas simple. Des tempêtes d'idées ont dû être faites pour trouver des activités qui répondent à la fois à nos objectifs et à la santé publique.

Évidemment, nous avons annulé les ateliers d'écriture, les formations et les lancements-brunchs du printemps. Aucun écrivain en résidence n'a occupé la Maison bleue cet été et aucun salon ou exposition ne permettra à nos membres de faire connaître leurs œuvres cet automne. Voici donc les quelques activités virtuelles ou adapté-covid que nous avons mis en place pour assurer notre mission.

NOS ACTIVITÉS PRINTEMPS-ÉTÉ 2020

SOIRÉES DE MICRO OUVERT VIRTUELS

Deux séances Zoom ont été proposées, les 8 et 29 avril. Une dizaine de participants y ont lu des textes. Comme nous avons fait une publicité sur Facebook, nous avons eu des participants qui venaient d'aussi loin que Gatineau.

ATELIERS D'ÉCRITURE LUDIQUE

Toujours de façon virtuelle avec Zoom, nous avons tenu trois ateliers d'écriture ludique animés par Marie Robert. Dans un esprit de partage et de respect des modes de création de chacun, les participants étaient invités à identifier et à développer leur propre style littéraire. Ils se sont inspirés des univers de grands noms de la littérature, des beaux-arts, du cinéma ou de la musique, devenant tour à tour des éléments thématiques par excellence lors des différentes activités proposées.

PIQUE-NIQUE

Nous ne pouvons passer sous silence l'activité plus *rencontre sociale* qu'événement littéraire tenue cet été. En effet, après plusieurs mois de confinement, de déconfinement, d'annulation d'événements et d'activités, de réunions Zoom, l'AAAE a tenu un pique-nique au Domaine Howard. Des membres et leur famille se sont retrouvés avec plaisir.



PROJET BLEU

Un partenariat avec le Comité Arts et Culture Jacques-Cartier a permis le jumelage d'un auteur et d'un artiste dans le but de créer une œuvre commune. Cinq jumelages ont été effectués et les œuvres ont été dévoilées sur Facebook à la fin d'août et au début de septembre.



Projet Bleu : Œuvre de Mireille Auray (arts visuels) et Chantal Bourgeois (écriture). L'une des deux œuvres choisies par le public comme étant leur *Coup de cœur*.

LANCEMENT EXTÉRIEUR EN PARTENARIAT AVEC LES ÉDITIONS DE LA COURTE ÉCHELLE

Les Éditions de la Courte Échelle nous ont contacté pour faire le lancement des livres jeunesse de Véronique Grenier et de Baron Marc-André Lévesque. L'événement s'est tenu sur le grand parterre au-delà de l'étang. Une cinquantaine de personnes y ont assisté.

NOS ACTIVITÉS AUTOMNE 2020

LANCEMENTS-BRUNCHS...

SANS BRUNCH NI LANCEMENT...

Comment faire des lancements de livre à la Maison bleue sans permettre le regroupement de plus de 10 à 15 personnes et sans buffet ?

Idée !! Faire des capsules vidéo où l'auteur nous présente son livre et nous explique sa démarche ; diffuser cette capsule sur Facebook et dans notre Bulletin aux membres ; et inviter les gens à rencontrer l'auteur en séance de signature à la Maison bleue.

Évidemment, il nous faudra respecter les directives sanitaires, faire entrer les gens par petit groupe, mais l'auteur aura ainsi l'occasion de rencontrer son lectorat.

Surveillez régulièrement le site de l'Association : aaestrice.ca, ainsi que la page Facebook afin de connaître les prochains auteurs en séance de signature à la Maison bleue.

RIX ET CONCOURS

Le Grand prix du livre de la Ville de Sherbrooke

La remise du Grand prix du livre de la Ville de Sherbrooke est bisannuelle. En raison de la pandémie, elle se tiendra au Centre des Arts de la scène Jean-Besré, le jeudi 5 novembre 2020 à 17h.

Le Grand prix du livre de la Ville de Sherbrooke se décline en deux volets :

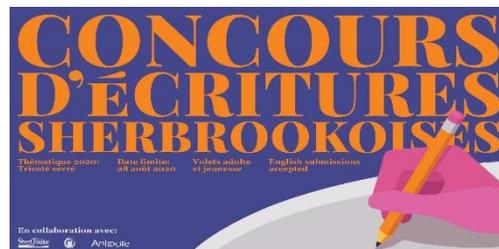
- **Volet Création littéraire** : le prix souligne l'excellence des œuvres de création littéraire à l'intention des adultes ou des jeunes.
- **Volet Essai** : Le prix souligne l'excellence d'un essai qui s'inscrit dans une perspective des sciences humaines, des sciences sociales ou les deux.

Le Concours d'écritures sherbrookoises

Nous nous réjouissons du retour du concours, pour une deuxième année, grâce à un partenariat entre la Ville de Sherbrooke, le Salon du livre de l'Estrie, Druide informatique et l'AAAE

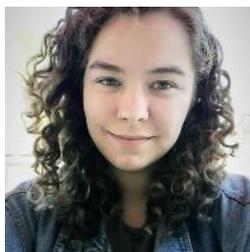
Ce concours, offert aux auteur.es amateurs résidents de la Ville de Sherbrooke, veut encourager la relève littéraire et permettre aux citoyens de développer leurs talents.

C'est également le jeudi 5 novembre 2020 que seront dévoilés les lauréats et finalistes.



NOUVELLE COORDONNATRICE À L'AAAE

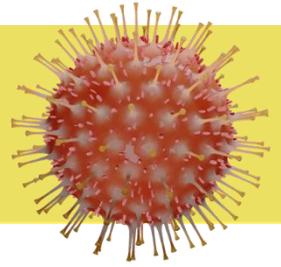
Mélanie Boilard, avec nous depuis septembre 2018, a obtenu un poste aux Éditions de La Courte Échelle et nous a quitté au début de juillet.



C'est Hélène Bughin qui la remplace au poste de coordonnatrice de l'AAAE. Détentrice d'une maîtrise en littérature de l'Université de Montréal, elle a plusieurs expériences dans la coordination d'événements littéraires.

Bienvenue parmi nous !!

RÉFLEXIONS SUR LA PANDÉMIE



L'énergie de l'illusion

par Antonin Marquis

J'ai probablement fait partie des gens les moins affectés par le confinement : je donnais déjà un cours à distance, je bénéficiais d'une bourse gouvernementale pour la rédaction de ma thèse de doctorat et j'étais habitué à travailler de chez moi. Dans les premières semaines, je blaguais en disant que ma vie n'avait pas changé, sauf qu'il y avait plus de monde dans les rues quand je sortais courir. Mais j'étais plus stressé que je le croyais.

...devant l'état du monde, devant l'injustice et la souffrance qui sont le quotidien de tant de gens, ne devrais-je pas en faire plus ?

Pendant que ma blonde, directrice d'un organisme communautaire à Lachine, angoissait avec des problèmes nombreux et concrets, de mon côté, mon anxiété se manifestait, comme d'habitude, par une hypervigilance portée à mon corps. Rapidement, un petit mal de gorge m'a fait soupçonner le pire; quelques jours plus tard, je me suis autodiagnostiqué un acouphène; quelques jours après, j'avais définitivement un problème avec mes sinus. Malgré tout, je continuais ma petite routine d'écriture, d'exercice et de marche avec mon chien, visant le dépôt de ma thèse pour la fin de l'été.

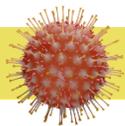
L'anxiété s'immisçait aussi dans mes réflexions, habituellement plutôt inoffensives. J'essayais de ne pas penser au fait que je pouvais avoir la COVID *en ce moment*, sans le savoir, et l'avoir transmise à mon entourage; que le virus tuait surtout des gens vulnérables, mais qu'il avait aussi causé la mort de jeunes trentenaires; que dans deux semaines, je pourrais bien être mort; que si une pénurie de denrées essentielles survenait, je serais incapable de subvenir à mes besoins; que la réponse du gouvernement fédéral américain provoquait un clivage idéologique qui pouvait très bien aboutir en guerre civile, etc. En réponse à cette anxiété, je me suis réfugié dans le monde antique. J'ai lu *L'Iliade*

pour la première fois et commencé une volumineuse *Histoire du monde ancien*; c'était je crois une façon de fuir le monde réel. J'essayais de me tenir loin de l'actualité et des réseaux sociaux, mais une curiosité morbide me poussait à aller voir à quel point la situation était grave.

Quelques mois avant le confinement, j'avais développé une routine très productive, mais qui m'isolait de l'actualité, du monde extérieur. Je vivais une petite idylle domestique, qui me procurait un bonheur stable, que bien des gens auraient trouvé ennuyeuse, mais qui me convenait. J'étais plongé dans mon roman sur la grève de 2012 et mon essai sur *La guerre et la paix* et ne pensais pas à autre chose. Avec la crise, par contre, j'ai tourné mon regard vers l'actualité et me suis mis comme tout le monde à écouter les points de presse quotidiens.

Cet exercice m'a rappelé une réflexion qui m'est venue à plusieurs reprises dans les dernières années et selon laquelle mon bonheur est inversement proportionnel à ma connaissance de l'actualité. Soit, je suis informé et indigné, soit je suis isolé et tranquille. Ce conflit intérieur entre mon bonheur personnel et mon devoir de citoyen m'occupe depuis la grève de 2012 : devant l'état du monde, devant l'injustice et la souffrance qui sont le quotidien de tant de gens, ne devrais-je pas *en faire plus*?

Plus j'écoute les nouvelles, plus je suis fâché, et plus je suis exigeant envers moi-même : je produis trop de gaz à effets de serre; je gaspille trop de nourriture; je consomme trop de plastique; je devrais faire du bénévolat; je devrais écrire à mes députés; je devrais manifester, etc. Quand je pense à la crise climatique, ou aux injustices engendrées par le capitalisme ici comme ailleurs, mon travail d'écriture me semble embarrassant. Pendant la crise de la COVID, ce déchirement était d'autant plus évident que ma blonde assumait une charge de travail (physique et mentale) démesurée pour



maintenir son organisme à flot et continuer à offrir des services de base à des gens vulnérables. De plus, le gouvernement suppliait les citoyens qui le pouvaient de faire du bénévolat auprès des organismes d'aide alimentaire.

Le conflit entre mes convictions éthiques et mon activité de création se rapprochait : quelle bonne raison avais-je de continuer à écrire? N'aurais-je pas dû mettre ma thèse de côté, du moins en partie? Je me disais que je contribuais à ma façon, apportant à la société ce que je pouvais dans la mesure de mes capacités, mais je n'arrivais pas à me convaincre. Mon premier roman avait été tiré à 800 exemplaires; mon travail d'écriture était loin d'un service rendu à la communauté. Même si un lecteur ou une lectrice avait vu sa vie changer grâce à mon roman, comment comparer cette contribution à celle des infirmières, des médecins, des préposées aux bénéficiaires qui risquaient leur vie pour lutter contre la pandémie? N'était-ce pas là une situation exceptionnelle? Ne devais-je pas moi aussi participer à cet « effort de guerre »?

Tolstoï parlait de "l'énergie de l'illusion" pour décrire l'état d'esprit dont il avait besoin pour écrire : il devait croire à l'illusion que ce qu'il écrivait était d'une importance capitale, sans quoi il n'aurait pu le faire. Quand j'écris dans ma petite idylle, mon travail m'habite tout entier; son importance s'impose d'elle-même sans que je la remette en question. Mais quand le monde extérieur s'immisce dans ma réflexion, tout à coup, l'illusion se fracture : ça n'est vraiment pas si important que ça. Rationnellement parlant, je n'arrive pas à expliquer pourquoi, alors que tant de gens souffrent, passer son temps à rédiger des histoires inventées peut être plus important que travailler activement à alléger cette souffrance. Pourtant, j'ai continué à écrire. Avec culpabilité, mais aussi avec plaisir. Je suis heureux de travailler sur un roman – même si ce bonheur fluctue au gré des caprices de la création. Lire, écrire me rend heureux. Mais est-ce suffisant pour justifier mon activité?

Après avoir écrit deux des plus grands romans de l'histoire, Tolstoï les a reniés pour se vouer à son activité de *preacher*, lui qui aspirait de tout cœur à voir se réaliser la paix perpétuelle à laquelle rêve Pierre au début de *La guerre et la paix*. À quoi bon écrire des romans, quand il faut changer le monde? Le milieu littéraire de l'époque implorait Tolstoï d'abandonner ses essais pour revenir au roman, mais il s'entêtait : c'était *la* bonne façon de vivre. Pourtant, il n'était pas plus heureux qu'auparavant. Il reprochait à sa femme et à ses enfants de ne pas vivre selon ses convictions, qu'ils ne partageaient pas, et souffrait de constater que le monde ignorait ses arguments – « si seulement les gens m'écoutaient, on pourrait enfin vivre heureux! » Quand, à travers ses réflexions morales et religieuses, il revient à la littérature pour écrire l'autre chef-d'œuvre qu'est *La*

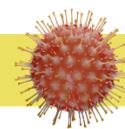
mort d'Ivan Ilitch, le fait-il par souci d'utilité sociale, pour sauver le monde, ou pour une autre raison, plus nébuleuse, intuitive, individuelle?

Récemment, en camping, j'ai lu *Ouvrir son cœur*, d'Alexie Morin. C'est un très beau livre. Toutefois, sa

« vérité » est intime, pas sociale. Certes, on peut l'aborder comme une dénonciation du conformisme cannibale qui dévore la différence, mais l'intention derrière le livre me semble fondamentalement individuelle : témoigner d'une expérience, la transmettre à autrui, briser la solitude de la subjectivité. Je ne pense pas que l'art soit complètement étranger à la chose sociale, mais je ne crois pas non plus qu'il lui soit subordonné. Je suis très content qu'Alexie Morin ait écrit son livre au lieu de faire autre chose : c'était une excellente façon de passer son temps, et ce, même si toutes ces heures auraient pu être investies dans une activité plus « utile ».

Cette opposition entre art et utilité, c'est moi-même qui me l'impose. Personne ne me reproche quoi que ce soit, et les arguments avancés dans mes débats intérieurs ne sont incarnés nulle part ailleurs. Personne ne m'a dit





RÉFLEXIONS SUR LA PANDÉMIE

« Voyons, que tu continues à écrire pendant la pandémie! » Par contre, j'ai entendu nombre d'écrivains affirmer ne plus pouvoir écrire, ne plus pouvoir lire; un grand malaise les poussait, comme moi, à tenter de justifier leur activité en termes pratiques, sur un mode presque repentant. Évidemment, j'aurais pu faire un peu de bénévolat tout en continuant ma thèse, rien ne m'obligeait à la délaissier entièrement. Peut-être avais-je peur de « perdre le momentum »; peut-être ai-je besoin de me consacrer complètement à mon but pour le réaliser comme il faut; peut-être voulais-je simplement continuer à vivre dans mon petit bonheur; je ne sais pas.

Quand j'écris, je ne me demande pas si ce que je fais est important; ça va de soi. C'est seulement quand j'essaie de rationaliser ce travail que j'arrive à une impasse. La certitude intuitive que l'écriture en vaut la peine n'est pas le résultat d'un raisonnement logique, ce qui ne l'invalide pas pour autant. Chaque fois qu'on demande à l'art de rendre des comptes, il en sort perdant. Pourquoi écrire au lieu d'aider les gens? Pourquoi écrire, au lieu de créer de la richesse? Pourquoi écrire, au lieu de manifester? On peut tenter de répondre en termes économiques ou éthiques, mais cette justification ne serait-elle pas, elle aussi, une illusion?



Antonin Marquis est né et a grandi à Sherbrooke. Après une maîtrise en création littéraire à l'UQAM, il fait un doctorat à l'Université de Sherbrooke, où il est aussi chargé de cours. À l'automne 2017, les éditions XYZ ont publié son premier roman, Les cigales.

Un phare dans l'obscurité

par Caroline G. Forest



C'était une journée pas comme les autres. Il faisait chaud, une de ces journées où le soleil nous léchait le corps pour imprimer sa chaleur. L'humidité se reflétait dans les fenêtres et sur nos fronts. Cette fameuse journée où l'on devait porter masque et visière pour la sécurité de nos petits trésors.

Que de questions dans ma tête d'éducatrice... Comment nous percevront-ils avec cet attirail d'extraterrestre? Auront-ils peur? Puis, souvenir de ces magnifiques accolades remplies de douce éternité qui m'émerveillaient... Aurais-je le droit de leur en faire?

Plus important encore qu'adviendra-t-il du regard des enfants étincelant devant l'apprentissage des mille et une couleurs d'un casse-tête qui n'y serait plus. Le local d'autrefois, rempli de nombreux camions, de poupées, de couvertures, c'était fini tout ça.

Sans mes repères, j'étais perdue dans ce local trop grand. Et ce souffle qui me manque avec ce masque encombrant avec cette chaleur écrasante.

Ma peur du virus devait rester cachée au fond d'une minuscule boîte pour laisser apparaître un arc-en-ciel pour les enfants, un phare dans cette obscurité étouffante...



Mère d'une famille de 6 enfants, éducatrice à l'enfance et spécialisée, Caroline est née à St-Célestin et est pourvue d'une imagination débordante. La psychologie étant ancrée dans son quotidien, elle écrit des textes où la fiction et les émotions en font des histoires quasi réelles.

SE RECENTRER SUR L'ESSENTIEL ?

Des plongées dans l'enfance

par Pierrette Denault

Le bruit de la marmaille. 1950. Être une enfant sur la 8^e Avenue, c'était vivre au milieu du bruit parmi des oncles, des tantes, une trâlée de cousins et de cousines. Ça ricane, ça se chicane, ça se court après. Ça crie sans arrêt. Une cour, recouverte de mâchefer, relie les deux blocs, propriétés de mon grand-père maternel. Durant les vacances d'été, ça grouillait jusqu'à la brunante: il y avait toujours des genoux écorchés vifs, une dent perdue, des vêtements barbouillés de charbon. Selon la météo ou le goût du jour, on jouait à la cachette ou au docteur, on s'inventait des spectacles de marionnettes; on sortait yoyos et catins, cordes à danser, fusils à pétards et chapeaux de cowboy. Les jours de pluie, les filles restaient longtemps penchées au-dessus d'un casse-tête pendant que mes cousins jouaient aux billes dans le garage. Qui sait quels mauvais coups ils planifiaient? Moi, je cherchais souvent un trou par où m'échapper. Le bruit de la marmaille m'agressait. Je ne comprenais rien à cette agitation et ça ne prenait pas goût de tinette que je remontais chez moi. Là, sur la plus haute marche de l'escalier, j'ouvrais un livre, je suivais à la trace un petit poucet, une Blanche-Neige ou une Alice, et je disparaissais pendant des heures au pays des merveilles. J'avais six ans, je venais tout juste d'apprendre à lire. J'étais grande déjà.



Jasette de corde à linge. Quatre familles habitent le même bloc. Les pères sont partis travailler. Sur la galerie, dans les corridors, dans les escaliers, ça file vers l'école. Ça rit, ça se court après, ça tire des tresses ou des bretelles, ça se donne des becs à pincette, des tapes sur les fesses: ça respire le bonheur. À huit heures apparaissent en même temps trois mamans en tablier, trois gros paniers de lavage, trois bouches fermées sur une épingle à linge. Une odeur d'eau de javel monte dans l'air frais. Les cordes se remplissent dans le silence: des draps rapiécés, des bobettes et des chaussettes usées, les robes et les pantalons de la marmaille. Sur les cordes à linge, on peut lire la vie qui bat. Le silence finit par se rompre. C'est toujours Simone qui part le bal. Penchée au-dessus de la rampe, elle annonce d'une voix rieuse que sa plus vieille va se marier en juin. Qu'elles sont toutes invitées. Oui, oui, avec les enfants. On va fêter ça dans la cour, pis des sandwiches et de la *coleslaw*, y en aura pour tout le monde. Elle ne jacasse pas longtemps, une autre brassée l'attend. Simonne n'est pas sitôt rentrée que les mauvaises langues se font aller. Ça s'est décidé don' ben vite, sa Suzanne se marie-tu obligé, coudon?



Des pique-niques inoubliables. Chaque été, à la mi-juillet, les oncles et les tantes se donnent rendez-vous pour la traditionnelle rencontre de la famille élargie. Les autos arrivent par grappes : les cousines Grenier montent des États, les cousins Picotte descendent de Granby et le reste de la famille quitte les avenues du quartier Est de Sherbrooke. Direction : le Parc Victoria, où résident des orignaux, des lamas, et surtout... un ours polaire. On l'a surnommé Teddy Bear. Il a l'air malheureux comme les pierres dans sa fourrure d'un jaune douteux qui dégage une odeur pestilentielle. Nous, on préfère les balançoires, l'eau froide de la barboteuse, et la musique enlevante de l'orphéon. Mais rien ne bat l'heure du pique-nique. Sur des courtrepointes défraîchies, nos mères ont étendu les nappes carreautes. Des paniers en osier, elles font apparaître des montagnes de sandwiches au baloney, au Kam et au concombre. Nos pères ont extirpé des coffres d'auto des glacières au ventre bombé. Dedans, des pots de Kool-Aid au raisin, des Molson bien froides, des bouteilles de Pepsi et un contenant de crème fleurette pour le shortcake aux framboises de ma tante Thérèse – son mari prétend que c'est le meilleur au pays et tout le monde l'approuve, certains allant même jusqu'à réclamer une deuxième portion! Quand je repense à ces parenthèses au Parc Victoria, tous les parfums de l'été me reviennent en mémoire : l'odeur des arbres, celle de l'herbe tendre, du Noxzéma, des relents du houblon et des boissons gazeuses. Ça sent bon le bonheur!



Chafouin. C'était un chat errant. Un peu baveux. Une espèce de petit *bum* qui passait ses nuits à se colletailler avec les chats du quartier. Personne ne connaissait son vrai nom. On l'appelait



Chafouin. Aux aurores, quand il rentrait de sa virée, il trouvait toujours sur notre galerie un bol de lait frais. Mon père l'avait déposé là avant de partir pour la *shop*. Quand je me levais, je trouvais Chafouin assis sur ses fesses, une patte en l'air en train de débarbouiller ses moustaches. Je ne me lassais jamais de ce rituel. Une fois sa toilette terminée, Chafouin venait me rejoindre dans l'escalier. Il avait toujours quelque chose à raconter. C'était un voyou de la pire espèce. Une sorte de crapule qui étendait son territoire à coups de griffes et de morsures: il n'avait aucun scrupule. Malgré tout, je ne me lassais pas d'entendre le récit de ses épopées nocturnes. Un matin, le voilà qui arrive à la maison tout penaud, la queue collée aux pattes, le dos, le ventre, les aisselles, les cuisses, les oreilles, alouette, son corps tout entier est recouvert de chardons. Le pauvre Chafouin n'est que nœuds et gémissements. Alors, je ne fais ni une ni deux : couic couic.

Longtemps il m'en a voulu pour cette coupe sévère qui lui a fait perdre sa superbe. Je me rappelle de la moue boudeuse qui ne le quittait plus, de son regard plein de reproches...



Quand elle n'est pas en train de lire, **Pierrette Denault** plonge dans son imaginaire. Parfois elle refait surface avec des éclaboussures d'enfance ou avec des morceaux d'épaves. Quelques-unes de ses nouvelles ont fait l'objet de lecture publique et/ou ont été publiées dans les revues *Moebius*, *Virages*, *XYZ*, *Jet d'encre*. Après avoir fait partie de l'équipe de *Sors de ta bulle*, son plus grand bonheur est aujourd'hui de collaborer au *Journal de rue de l'Estrie* dont elle est la présidente.

SE RENCENTRER SUR L'ESSENTIEL ?

Le dimanche

par Marie Sirois

Le dimanche
se répandait sur le perron de l'église
à la sortie de la messe

des flots de paroles légères
descendaient les escaliers de planches
recouvraient les guerres de voisinage

sous le vent
les robes soyeuses
les chapeaux à plumes
les chemises blanches
les habits charbon

se dispersaient
avec l'envolée ensorcelante du clocher

Le dimanche c'était
mon père

son pas lent

son grand corps détendu
se penchait parfois pour arracher un
pissenlit
entre les pierres bleues
du sentier menant au lac

Je reconnaissais le dimanche sur
son visage

le front lisse
les lèvres minces

ses joues ombragées à peine creuses
buvaient la brise de juillet



Marie Sirois se passionne pour l'écriture depuis toujours. Andragogue et conseillère en orientation, elle partage son temps entre la famille et ses passions : le travail, le plein air et l'écriture.

silencieux
il parlait
à l'horizon

Dans sa chaise de métal verte
il tanguait doucement

un journal plié
oublié sur les genoux

ses bras abandonnés et
ses larges mains ornées de reliefs
malgré lui
se tournaient vers le ciel
où son regard était déjà arrimé

Le dimanche c'était
le ruisseau où il nous emmenait

la voiture enfin arrêtée lâchait la meute

nous sautions de rocher en rocher
au-dessus du torrent

immobile
il nous regardait

Le dimanche mon père
posait sur nous
un regard étonné comme si

nos gestes et nos voix d'enfants
portaient une lumière
qui lui avait échappée jusque là

Le dimanche mon père
ne travaillait pas



Lettre de grand-père Simon à sa petite-fille Isabelle

par Danielle Ferron

Ma chère petite Isabelle,

Je n'ai pas oublié ce que tu m'as demandé l'autre jour, que tu aimerais en savoir plus sur la famille de ma mère, ton arrière-grand-mère. J'ai peur que tu ne sois déçue car je ne sais pas grand-chose de la famille Saint-Cyr. Ce n'est pas que Maman n'en parlait pas. Au contraire, elle nous a souvent décrit le beau salon avec ses deux foyers, la grande cour remplie d'arbres fruitiers, les domestiques qui étaient comme des membres de la famille et ses frères qui étaient tous des athlètes complets. Et comment son père – c'est-à-dire mon grand-père – avait prospéré et avait été maire du village pendant vingt ans. Ça avait été, semble-t-il, une enfance de rêve. Le grand château de bois que mon grand-père avait construit au bord du lac ne me semblait pas moins merveilleux que les châteaux en Bretagne dont je lisais la description dans mes romans scouts. Mais quand je suis devenu adulte, mes tantes Alice et Dorice, les sœurs de mon père et donc les belles-sœurs de Maman, se sont fait un plaisir de balayer avec de grands éclats de rire à peu près tout ce que Maman avait raconté. Selon mes tantes, Maman portait des lunettes roses et toutes ces histoires étaient soit inventées de toutes pièces soit exagérées au point de n'avoir plus de lien avec la réalité.

Maman m'a tout de même confié une chose qui s'approchait de la vérité mais cela est sorti sur le tard quand il ne lui restait plus que quelques semaines à vivre. J'étais allé lui rendre visite à la résidence. C'était juste avant Pâques et je ne l'avais pas vue depuis Noël. L'autoroute vers Montréal n'ayant pas encore été construite, le voyage durait alors huit heures si on ne s'arrêtait pas pour manger. Je partais tôt le matin et j'apportais un sandwich pour manger dans l'auto. De cette façon, je pouvais arriver vers le milieu de l'après-midi, ce qui nous laissait environ deux heures avant qu'on lui apporte son souper. Je passais la nuit dans une minuscule chambre que les sœurs gardaient à la disposition des visiteurs venus de loin et je repartais le lendemain après le déjeuner.

Quand je suis arrivé à sa chambre, elle m'est apparue un peu perdue comme si elle sortait d'un somme. Elle m'a demandé des nouvelles de ma famille mais sans les nommer : Tes enfants vont bien? Et ta femme? J'ai utilisé leurs noms dans mes réponses et elle les a tout de suite repris dans ses questions suivantes comme si ce petit court-circuit n'avait jamais eu lieu. Elle me parlait de la nouvelle décoration de la résidence, des activités de Pâques organisées pour les « membres ». Elle parlait de la résidence comme s'il s'agissait d'un club select. Cette loquacité, inhabituelle pour elle, m'avait rassuré. Je pensais que la présence des religieuses, qu'elle avait toujours tenues dans la plus haute estime, et l'activité qui l'entourait avait fini par provoquer chez elle un entrain qu'elle n'avait jamais démontré sa vie durant.

Je lui ai proposé de faire le tour de la montagne en voiture. Nous pourrions stationner sur le sommet et si elle en avait la force, faire une promenade autour du Lac des Castors ou sinon, nous asseoir sur un banc. Elle avait l'air excitée à ma proposition, ce qui me surprit encore plus. Durant les années où je demeurais à Montréal, avant de déménager dans le Bas-du-Fleuve, je l'avais souvent invitée pour une balade en auto. À chaque fois, elle prenait un air ébahi comme si je lui avais proposé d'aller chasser la baleine : « Mais pourquoi donc? » « Mais pour prendre l'air, Maman, et pour se distraire un peu. » Je disais « se » pour masquer le « te » qui aurait été plus conforme à la réalité, mais elle n'aurait pas apprécié. Elle répondait : « Ah, si tu as besoin de te distraire, c'est bien, je vais y aller avec toi. » Je jouais le jeu. « Ben oui, ça me ferait du bien. » Alors, elle s'asseyait à côté de moi, les mains croisées sur son sac à main, le regard fixé droit devant. Je ralentissais dans les beaux endroits, là où on avait une belle vue du fleuve ou de la rivière des Prairies. Elle tournait légèrement la tête, faisait un petit « Uh hum » et ramenait vite son regard vers le devant. Quand je suggérais qu'on s'arrête pour profiter de la brise, elle sortait de bonne grâce de l'auto et prononçait quelques paroles admiratives : « Ah oui, c'est beau, c'est

SE RENCENTRER SUR L'ESSENTIEL ?

bien beau » et retournait vite vers l'auto. Pendant longtemps, j'ai pensé que Maman refusait d'être impressionnée. Mais plus tard, j'ai commencé à penser que peut-être elle ne voyait rien, ou du moins elle ne voyait pas ce que je voyais.

Cette fois-là, son enthousiasme m'a agréablement surpris et j'espérais avoir une vraie conversation avec elle. Mais dans l'auto, elle est restée silencieuse et je commençais à penser que cette sortie se déroulerait comme toutes les autres. Mais une fois amorcée la montée, elle s'est soudainement animée. Elle se mit à nommer tout ce qu'elle voyait comme un enfant devant un livre d'images : des arbres. Beaucoup d'arbres. C'est beau les arbres. Un écureuil. Deux écureuils. Des croix, des tombes. Un homme qui marche avec un chien. Un chien noir. Pas beau. J'étais sidéré de cette première perte de contrôle et je la laissai continuer son énumération sans rien dire. Cela dura jusqu'à l'arrivée au sommet. Une fois sortie de la voiture, elle sembla excitée par ce qui se passait autour d'elle et tournait la tête d'un côté et de l'autre pour suivre les enfants courant derrière les pigeons, des couples avec des carrosses de bébé. Il y avait des garçons qui fumaient en se criant des injures et elle les regardait comme si elle essayait d'entrer dans leur jeu. Je n'en revenais pas, elle qui avait toujours navigué dans les rues de son quartier la tête haute et le regard au loin comme si elle avait été sur une barge royale.



On s'est assis sur un banc. Pas loin de nous, il y avait un homme qui parlait tout seul. On pouvait tout juste entendre les paroles confuses et la voix pâteuse mais c'était évident que l'homme était ivre. Maman dit alors, avec un sourire un peu gêné : « Mon père, il était comme ça. » « Tu veux dire qu'il était alcoolique? » « Oh, alcoolique, ça c'est un grand mot. » « Il buvait beaucoup alors? » « Oui, on pourrait dire qu'il buvait pas mal. » « Donc, il était souvent saoul? » « Peut-être, oui, je sais pas. » Comme d'habitude, elle parlait comme si elle n'avait rien vu ni su par elle-même, c'était juste une chose que certaines personnes auraient pu dire ou auraient pu penser mais qu'elle ne pouvait attester. En réalité, j'étais déjà au courant, car mes tantes Alice et Dorice m'avaient parlé de l'alcoolisme de mon grand-père qui avait été la cause de sa ruine. Mais, cette petite

phrase de quatre mots, « Il buvait pas mal », est l'unique indice que j'aie jamais reçu d'elle que tout ne tournait pas rond dans la famille Saint-Cyr.

Quelques jours plus tard, je reçus un appel de Maman. Comme beaucoup de gens de sa génération, Maman utilisait le téléphone strictement pour communiquer de l'information. Quand je l'appelais pour avoir de ses nouvelles, elle semblait toujours surprise et répondait à mes questions comme à un vendeur d'assurance qui l'aurait dérangée durant son souper. Elle me posa les questions d'usage sur Florence et les enfants mais j'avais l'impression qu'elle n'entendait pas les réponses. Finalement, elle dit : « Tu sais, ce que je t'ai dit l'autre jour au sujet de ton grand-père, oublie tout ça, mes souvenirs sont confus, je ne sais plus ce que je dis. Mon père était un homme bien, un homme important. » Et elle raccrocha. Ce fût la dernière fois que je lui parlai car la semaine suivante, elle subit une hémorragie dont elle ne se remit jamais.

Ma chère Isabelle, je me rends compte que je n'ai pas répondu à ta demande. Que pourrais-tu faire avec ce ramassis de petits riens? Dans ma prochaine lettre, je t'enverrai les informations plus précises, les noms, les dates, ce qu'on trouve dans les archives et qui est indiscutable. En fait, ç'aurait été plus sage de commencer par cela. Mais je suis comme le chef de chorale qui doit donner le « la » avant que le concert commence. J'espère que tu ne m'en voudras pas trop.

Ton grand-père qui t'adore comme toujours,

Simon



Danielle Ferron a pris sa retraite en 2016 après une carrière variée en tant que chercheuse au gouvernement fédéral et dans l'industrie privée. Elle détient un doctorat en psychologie et s'intéresse présentement aux questions reliées au vieillissement et à la retraite.

SE RECENSTRER SUR L'ESSENTIEL ?

Des cœurs sur mon chemin

par Diane Noisieux

Vendredi, 14 juin, 22h20. Je suis là, avec lui. C'est la fin.

Trois mois déjà que Michel est parti. Nous avons loué un chalet à Ste-Luce-sur-Mer. Nous, c'est mon amie d'enfance et moi. Pendant ces quelques jours, elle me tiendra par la main, prendra soin de moi, attentive à mes moindres désirs. Après le souper, elle m'invite à terminer ce verre de vin, à m'asseoir dans le fauteuil douillet. Mine de rien, elle m'amène à parler de Michel. Je lui raconte la fois où, devant le regard admiratif des enfants, il avait dansé dans un restaurant bavarois à Disney alors qu'il détestait se donner en spectacle. Je lui dis combien je suis heureuse qu'il ait pu voir Leonard Cohen, son idole depuis toujours, juste avant sa terrible maladie. Je me confie, je m'étourdis, je m'engourdis.

Le matin et l'après-midi, nous marchons tranquillement sur la grève. J'entends le fracas des vagues, je reconnais l'odeur du fleuve. Je regarde le paysage sans vraiment le voir; je suis encore en état de choc. Malgré le brusque refroidissement de cette fin d'été, nous allons pieds nus sur le sable mouillé. Et c'est lors de notre dernière promenade que je la trouve. J'ai su à l'instant que cette pierre en forme de cœur, douce et lisse, m'attendait pour me consoler. Pendant des mois, je m'endormirai avec elle collée sur mon cœur.

Quinze mois, c'est long et c'est court. Je suis en Italie, en voyage organisé. L'Italie, j'y suis déjà venue avec Michel. J'ai accepté d'accompagner une amie qui rêvait de voir le pays de ses ancêtres. Pour moi, il s'agira d'un pèlerinage. Je reverrai les endroits merveilleux visités avec mon amoureux : Florence, Rome, Assise et Venise, surtout, qui m'a éblouie par sa beauté, son charme, ses couleurs. Je ferai d'agréables découvertes au cours de ce voyage. La côte amalfitaine, le plaisir d'être en groupe, de rire ensemble, de se moquer gentiment des uns et des autres, le sentiment de pouvoir laisser ma peine se reposer. Enfin, il y aura ce merveilleux cadeau sur le bord de la Méditerranée. Une journée chaude, enveloppante. Mes pieds foulent des centaines de cailloux sur la plage, et l'un d'eux, en forme de cœur, me fait de l'œil. Je souris, je me sens légère. Ce tout petit cœur de pierre me dit que l'amour est toujours là entre Michel et moi, que je ne dois jamais l'oublier.

Vingt-quatre mois dans quelques jours. Cet après-midi, je suis allée au cinéma avec mon petit-fils de 5 ans. À la fin du film, le héros meurt pour permettre à ses amis de survivre. Je n'arrive pas à cacher mes larmes. Samuel semble étonné :

- Pourquoi tu pleures, grand-maman?
- Je m'ennuie de grand-papa étoile.



Il réfléchit quelques secondes :

- Moi, je veux jamais être une étoile, je veux jamais que papa, maman, Julianne et toi soyez des étoiles.

Comme je le comprends! En ce moment, je n'ai qu'une envie : rester les deux pieds sur terre avec ma famille et mes amis, à savourer ma vie. Demain, sur le chemin de gravier qui longe la maison, Samuel et moi serons à la recherche de pépites d'or pour enrichir sa collection de cailloux. Étrangement, Sam trouvera une roche en forme de cœur. Je lui dirai combien je la trouve belle. Aussitôt, il m'offrira la pierre en disant : « Je t'aime, grand-maman. »

C'est ma fête aujourd'hui. Cette nuit, j'ai rêvé à Michel. Il m'est apparu rajeuni, les yeux brillants et pleins d'amour. Il s'est approché de moi et m'a prise dans ses bras. Il a murmuré : « Je suis là, je suis là. »



Diane est l'auteure de trois livres jeunesse. Depuis son arrivée dans la région en 2007, elle ne se lasse pas de la beauté des paysages. Lecture, voyages et sorties en plein air font partie de ses loisirs favoris.

RI-CO-CHE-T

Anne Brigitte Renaud répond à Christiane Lahaie



Est-ce toujours trop ?

Chère Christiane,

À toi qui me demandes mon avis sur la pertinence de publier des livres en ces temps d'abondance et de rareté, je vais tenter de répondre en passant par quatre chemins, et tu seras à même de constater que la Grélquienne et la femme d'affaires et de lettres en moi ne sont pas très loin !

Ta question m'a notamment amenée à faire une recherche sur les maisons d'édition nées au Québec depuis une vingtaine d'années². Leur arrivée dans le champ littéraire québécois pourraient nous offrir une piste pour comprendre ce besoin qu'ont certains littéraires, écrivains ou pas, d'adopter le chapeau de l'entrepreneur.

Trop de livres papier ?

L'auteur et l'auteur se demande-t-il si l'ouvrage écrit avec son cœur, son sang, que dis-je son ordinateur, réussira à se frayer un chemin vers le lecteur et la lectrice qui verra sa journée transformer sa lecture ? S'il se distinguera auprès du public et des journalistes dans la montagne de livres offert à la librairie ? Tout n'a-t-il pas déjà été dit ? Écrit ? Son ouvrage fera-t-il réfléchir ? divertira-t-il ?... Trouvera-t-il un éditeur ! Son œuvre posera-t-elle une pierre à l'édifice de la littérature ou mordra-t-elle la poussière ? Sera-t-il un livre de trop ?

Dans *Le Soleil* du 1^{er} février 2009, Didier Fessou déplore la publication du trop grand nombre de livres et trouve insensé que les livres, après avoir passé une moyenne de 62 jours en librairie, disparaissent : « Pensez aux arbres coupés inutilement et aux ressources énergétiques gaspillées pour imprimer, distribuer et recycler ces livres. Des esprits terre-à-terre feraient remarquer que cette gabegie crée de nombreux emplois. C'est vrai. Et puis un jour il faudra rendre des comptes. Nous y voilà. On appelle ça une crise. » L'année suivante, Jean-François Nadeau renchérit dans *Le Devoir* du 28 août : « Tant de forêts sacrifiées pour la pâte à papier de milliers de livres qui attirent désormais l'attention des lecteurs, dans leur achevé d'imprimer, sur le drame des forêts déboisées ! On trouve, dans les nouveaux bouquins, des mentions comme celle-ci :



² Liste non exhaustive : **2001** Marchand de feuilles ; **2002** Boomerang ; **2003** Le Quartanier / Mémoire d'encrier / Foulire / Belle Feuille ; **2004** Au Carré ; **2005** Alto ; **2006** Hélio trope / Les éditions de taMère / Les Z'ailées / La Peuplade ; **2007** Hamac / Glénat ; **2008** Les Malins ; **2009** Del Busso / Annika Parance ; **2010** La Mèche / Hannenorak / Lévesque éditeur ; **2011** Druide / Quartz ; **2012** Édiligne / De la Grenouillère / La Plume d'or / Petit-Homme / Andara / Blainville ; **2013** Sémaphore / Somme toute / Recto Verso éditeur ; **2014** Hybride / À l'étage ; **2015** Monsieur Ed / Chave-souris / Deux ; **2016** Luzerne rousse / Alaska ; **2017** Alias ; **2019** Du Tullinois



"L'impression de cet ouvrage sur papier recyclé a permis de sauvegarder l'équivalent de 118 arbres de 15 à 20 cm de diamètre et de 12 mètres de hauteur." Combien en aurions-nous sauvé en ne les imprimant pas du tout, ces ouvrages prêts-à jeter, ces livres sans cesse réimprimés sous de nouveaux titres, ces briques de papier destinés à finir leur vie, comme leurs anciens avatars, dans les déchiqueteuses ? »

La question du nombre de livres est-elle donc une question d'environnement ? Et si la production du livre numérique était la panacée à ces lamentations !

L'empreinte environnementale³

À l'argument de la surimpression de livres, il est de bon ton de se demander si l'environnement y gagnerait si le livre était numérique. Malheureusement (ou heureusement pour ceux et celles qui, comme moi, préfèrent le libre papier), à ce jour, les études démontrent que non : il faut mettre en perspective, d'une part les centres de stockage de données et, d'autre part, la fabrication, l'extraction de la matière première et le recyclage des pièces des liseuses. Selon l'étude de Carbone 4, l'empreinte carbone d'un livre papier serait de 1,3 kg d'équivalent CO² ; celle d'une liseuse de 235 kg. L'explication vient que le numérique est consommateur de ressources naturelles non renouvelables, alors que le papier est recyclable et stocke même du CO².



On peut alors se demander si la question du nombre est abordée sous l'angle de l'environnement, car il serait malaisé d'identifier ceux qui n'auraient pas dû voir le jour. La question sur la quantité est-elle un euphémisme pour parler de la qualité ? On peut faire la critique d'un ouvrage, mais l'envoyer à l'échafaud (ou au pilon) avant même de voir le jour est-il souhaitable ?

Abondance : trop de titres, trop de maisons d'édition ?

Dans un article publié dans *La Presse* du 11 mars 2018, Chantal Guy affirme que cinq maisons d'édition ont bousculé la littérature québécoise : Marchand de feuilles (2001), Mémoire d'encrier et Le Quartanier (2003), Alto (2005) et La Peuplade (2006). Au moment de la fondation de leur maison, les éditrices et éditeurs ont respectivement 39 ans (Rodney Saint-Éloi), 22 ans (Éric de Larochellière), 29 ans (Antoine Tanguay) et 27 ans (Mylène Bouchard)⁴. La journaliste les a interrogés pour comprendre ce qui les avaient incités à s'embarquer dans cette galère :

« J'étais extrêmement rebelle, se rappelle l'éditrice **Mélanie Vincelette**, [...]. J'ai fondé Marchand de feuilles en 2001 à une époque où le monde de l'édition était fortement lié au monde universitaire. Les éditeurs somnolaient un peu et produisaient des livres sages [...], publiaient très peu de romans [...]. Je voulais découvrir de nouveaux talents qui s'arrimaient à mon idéal littéraire et chaque fois partir de zéro avec un auteur et bâtir un œuvre, affûter sa voix. »

³ https://www.rse-magazine.com/Le-livre-papier-plus-ecolo-que-le-livre-numerique_a2582.html ; https://plus.lapresse.ca/screens/a9fb81ba-45a0-4940-bc02-eb19aa6285ea_7C_0.html ; <https://ici.radio-canada.ca/premiere/emissions/moteur-de-recherche/segments/chronique/149974/bouquins-environnement-lecteurs-repercussion-ecoresponsabilite>

⁴ Chantal Guy, *La Presse*, 11 mars 2018



Saint-Éloi, pour sa part, affirme avoir fondé Mémoire d'encrier « [d]ans un esprit de combat. Pout trouver un discours non normatif, opérer un glissement dans la littérature québécoise que j'avais trouvée trop québécoise à mon goût. Je trouvais que le discours tournait autour de nous-même, et moi, en tant qu'écrivain haïtien, j'avais mon mot à placer. [...] Les grandes maisons, c'est le silence ; le meilleur à venir vient des petites maisons, qui ont une approche beaucoup moins conformiste, qui amène le danger dans la littérature. »

Alors que **Tanguay** confie sans pudeur n'avoir alors eu aucune idée où la publication de *Nikolski* allait le mener, a fermé les yeux et foncé, laissant le flair le guider. De leur côté, **Bouchard et Turcot** souhaitaient « offrir un espace de création et de diffusion aux écrivains et artistes de [leur] génération [et] créer [leur] propre entreprise culturelle bien loin des grands centres urbains. » **Larochellière** reconnaît avoir toujours voulu être éditeur et vivre au milieu des livres, avoir été irréaliste et entêté, « mais je n'étais pas le seul dans mon coin. J'étais entouré de lecteurs, de poètes, certains étaient des clients de la librairie où je travaillais. Ce qui se publiait alors au Québec ne nous disait pas grand-chose, à quelques exceptions près. »

Ces cinq jeunes fous de lecture à la fibre entrepreneuriale n'ont pas été les seuls à vouloir offrir du nouveau au lectorat québécois, puisque plus d'une vingtaine de maison d'édition voient aussi le jour entre 2001 et 2020.

Rareté : tirage réduit, conditions économiques difficiles

La transformation du monde de l'édition et du livre en général ébranle notamment les conditions économiques des maisons d'édition comme celles des écrivaines et écrivains. De nos jours, au Québec, on parle de meilleur vendeur lorsque 2000 exemplaires sont écoulés. Alors, imagine combien d'exemplaire de livres imprimés ne font pas la une !

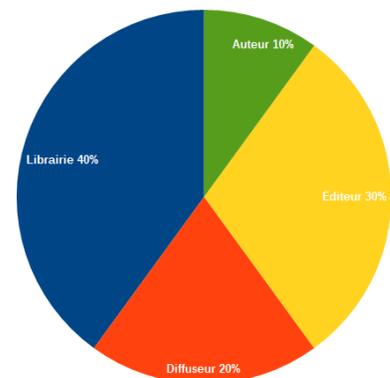
La demande de faibles tirages a même contraint les grands **imprimeurs** de livres comme Marquis Imprimeur à adapter leur offre de service. L'abandon du journal papier et le déclin des ventes d'exemplaires de livres leur a imposé l'acquisition de presses permettant l'impression de tirages réduits, voire à la demande. Les **librairies** sont aussi touchées économiquement : pour accueillir le grand nombre de nouveautés annuelles et héberger leur fonds, ne doivent-ils pas occuper un local commercial suffisamment grand ?

Le coût de production d'un livre est difficilement absorbé dans la vente de livres à faible tirage : la marge de profit par livre vendu est donc minime pour la **maison d'édition**, qui doit, pour vivre et survivre, s'appuyer sur des subventionnaires, dont l'un des critères est le nombre de copies vendues...

Toutefois, la gestion plus précise des stocks que permettent aujourd'hui l'impression à faible tirage et la rapidité à laquelle les livres peuvent être réimprimés réduisent les pertes et améliorent la rentabilité globale.

Pour **l'auteur et l'auteur**, c'est une autre paire de manches ! Faites un calcul rapide de ce que ces ventes leur rapportent directement dans le cas d'un meilleur vendeur à 2000 exemplaires : $10\% \times 2000 \times 25 \$$ pour des milliers et des milliers d'heures d'écriture et de réécriture !

Ventilation des coûts d'un livre au Québec





Se lancer en affaires

Je remercie les Mélanie Vincelette, Antoine Tanguay, Mylène Bouchard, Rodney Saint-Éloi, Éric de Larocheillère, Félicia Mihali et tous les autres qui ont osé se lancer en affaires et proposer de nouvelles voix qui s'éloignent du consensuel, enrichissent la littérature québécoise de voix plurielles, irrévérencieuses, multiculturelles, iconoclastes, angoissées, belles, heureuses, ancrées dans un territoire... Ce sont des empêcheurs de tourner en rond.

Michèle Plomer et moi n'avons qu'admiration pour ces bâtisseurs de littérature destinés aux adultes et reconnaissons l'apport de chacun et de chacune. Aucun désir d'empiéter dans cette plate-bande ! Après l'écriture à deux de *Sueurs froides*, roman jeunesse ancrée dans la réalité, porteur de valeur sans être moralisateur, et l'examen des maisons d'édition proposant des romans comme le nôtre, nous n'avons pas trop réfléchi. Chauve-souris est née de l'histoire d'amitié entre deux filles des Cantons-de-l'Est. Nous avons posé la première pierre de la maison et, pour parodier Antoine Tanguay, en fermant les yeux et en fonçant, laissant le flair nous guider et, comme Larocheillère, irréalistes et entêtées !

La chauve-souris se repose la tête en bas, ce qui lui donne une perspective singulière sur le monde. À l'image de cette créature étonnante, Michèle et moi aimons bien les choses un peu à l'envers. À l'ère du virtuel, de l'éphémère, de la dématérialisation du livre, et de l'auteure et auteur souvent considéré comme une donnée chiffrable, nous avons choisi de suivre notre cœur et de consacrer nos efforts dans la publication de romans jeunesse. Pour le moment, notre objectif n'est pas de satisfaire les critères afin de devenir une maison d'édition agréée subventionnable. La maison d'édition Chauve-souris est économe, publie peu, mais bien, et ses éditrices assument tous les risques financiers. Mais rien ne nous rend plus heureuses, Michèle et moi, que d'entendre la voix de nos auteures et auteurs qui vont à la rencontre des jeunes qui aiment les romans des éditions Chauve-souris ! J'espère humblement que nous joignons le rang des empêcheurs de tourner en rond. C'est pourquoi nous récidivons cet automne avec un nouveau roman écrit à quatre mains, *À l'eau*, et attendons le prochain manuscrit qui s'inscrira dans la lignée de la collection « Sonar ».

Abondance : qui est l'auteure ou l'auteur de trop ?

Si la question du nombre de livres publiés est souvent évoquée, sous-entendant une surproduction sans jamais oser ce mot, car il faudrait déterminer quels livres ne méritaient pas de « gaspiller » les ressources de la planète, à ma connaissance, la question du nombre d'auteurs et d'auteures ne semble pas l'être ou l'avoir été.

Que dirait Patrick Nicol sur ce qui attend les finissants des programmes de création littéraire de l'UQAR, l'UQAM, l'UQAC, l'UQTR, Montréal, Laval, Concordia, McGill, TELUQ, l'UdeS de Bishop's ? Est-il pertinent de former davantage d'écrivaines et d'écrivains ?

J'espère, chère Christiane, ne pas t'avoir perdue dans les méandres de ces *quatre chemins*.

Crédit photo : André Roy



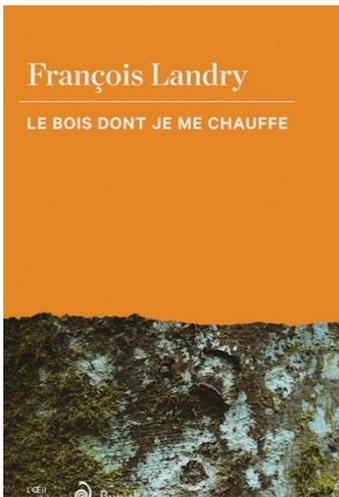
Écrivaine et éditrice, **Anne Brigitte Renaud** est l'auteure de nouvelles et de récits publiés dans de nombreux collectifs et revues. En 2015, elle fonde avec l'écrivaine Michèle Plomer les éditions Chauve-souris, qui se consacre à l'édition de romans jeunesse souriant à l'aventure, intimement liés au territoire et ouverts sur l'autre. *Sueurs froides*, son premier roman jeunesse, a été écrit à quatre mains. Il a été inspiré par le froid du Grand Nord québécois où Anne Brigitte et Michèle ont séjourné à l'hiver 2015.

COMMENTAIRES DE LECTURE

Nous avons demandé à nos membres de nous faire part de leurs lectures pendant la pandémie. Quels livres, quels auteurs ont-ils découvert ou redécouvert. Voici donc leurs suggestions !

Une volée de bois bien méritée

par Jason Roy



Titre : *Le bois dont je me chauffe*
Auteur : François Landry
Éditeur : Boréal, 2020

L'auteur :

François Landry, chargé de cours à l'Université de Sherbrooke, est un écrivain à la plume acérée qui signe, avec *Le bois dont je me chauffe*, son septième roman.

Les promesses trahies de la modernité, qui devaient nous amener bonheur et liberté, sont un os sur lequel de nombreux auteurs, philosophes et penseurs se sont plu à gruger depuis un certain temps déjà. Ajoutons à cela les chantages de l'écologie qui, sans avoir tort, bien entendu, tombent parfois dans un délire dogmatique assez rébarbatif au commun des mortels lorsque vient le temps de mélanger des ingrédients tels que l'homme, la nature et l'époque actuelle. Dans ce contexte, on aurait pu craindre que le dernier François Landry, judicieusement titré *Le bois dont je me chauffe*, soit un autre de ces brûlots environnementalistes venant sournoisement pétrir notre culpabilité individuelle et collective. Certes, l'auteur mettra à l'occasion « notre nez dans notre caca », si vous me permettez d'y aller crûment, mais avec une justesse de ton et une aisance remarquable. Le tout appuyé de références et d'anecdotes si croustillantes qu'on peine vraiment à ne pas sauter à pieds joints dans le chapitre suivant.

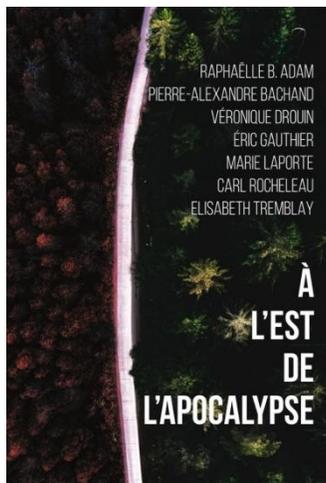
Car c'est la force de cet ouvrage, désigné comme « récit » - faute de mieux, j'imagine - mais qui en réalité tient plus de l'essai sur lequel on aurait brodé des récits, parfois isolés, parfois entrelacés avec les suivants, dont la puissance est d'imager le propos de Landry à travers la perspicacité de l'expérience vécue. Moments de bonheur, souvenirs, moments de désarroi ou objets de révolte, plongées profondes au cœur de la forêt laurentienne. Les contacts avec la faune, notamment aviaire, sont autant d'occasions comme autant de tremplins pour montrer ce que signifie « prendre la nature à bras le corps » et comment, surtout, cela nous fait défaut.

Ce livre, qui pourrait être le réquisitoire de toute une génération, m'apparaît comme un trait d'union nécessaire, une œuvre-clé pour bien saisir comment nous en sommes arrivés à la relative débâcle (environnementale et sociale) actuelle. L'œuvre insiste sur notre rapport collectif à la nature, certes, mais en mettant aussi en lumière l'espace étouffant post-babyboomers dans lequel on assistera, non sans une certaine impuissance, à l'effacement généralisé des liens qui unissaient si fortement notre peuple et son territoire.

Dans ce monde plongé dans la pandémie, où les lignes de fractures semblent s'approfondir inexorablement entre des pans entiers du Québec, *Le bois dont je me chauffe* est un rappel essentiel que ces forêts et cette faune méritent bien plus que le décor de fond d'écran ou la balade annuelle au parc national. Notre nature est partie intégrante de notre tissu culturel. S'en éloigner, ne plus savoir en profiter dans le respect, en vivre, c'est s'effacer nous-mêmes.

Frissons de plaisirs et d'horreurs

par Marie Sirois



Titre : *À l'est de l'Apocalypse*
Auteur.e.s : Raphaëlle B. Adam
 Pierre-Alexandre Bachand
 Véronique Drouin
 Éric Gauthier
 Marie Laporte
 Carl Rocheleau
 Élisabeth Tremblay
Éditeur : Les Six Brumes, 2019

Cette histoire en nouvelles et fragments m'a fait voyager en Estrie. Troublée, je reconnaissais villages, routes, collines ou bâtiments malgré les impacts étonnants d'une singulière apocalypse.

Les auteur.e.s, Estriennes et Estriens de naissance ou d'adoption, se sont relayés pour maintenir une histoire cohérente et divertissante évoluant dans un décor post-apocalyptique. Chacune et chacun y va de son style, ce qui donne l'impression d'un bouquet de plumes.

Grandeurs et petites des protagonistes, richesse des contenus, esthétique et sensualité, ambiances surréalistes. Après plusieurs mois, des scènes et des personnages me visitent encore : l'accident d'avion au Mont Bellevue, la catastrophe au Centre 24 Juin, le sous-sol de la chiromancienne, la renaissance du parvis dans une célébration de l'art...

Frissons de plaisir ou d'horreur, cœur battant, souffle court : un banquet d'émotions.

Un livre créé par des auteur.e.s d'ici dont les pages se tournent toutes seules. À dévorer ou déguster, mais à lire absolument.

Un roman qui respire le bonheur...

par Pierrette Denault



Titre : *Habiller le cœur*
Auteure : Michèle Plomer
Éditeur : Marchand de feuilles, 2019

L'écriture de Michèle Plomer fait écho à son amour des territoires : après son jardin, la Chine, Magog, elle nous entraîne cette fois dans le Grand Nord dans les pas de sa mère qui, à l'âge de 70 ans, sort de sa retraite et s'en va travailler à Puvirnituc. La vie là-haut, est faite de rencontres avec les habitants du village – les jeunes plus particulièrement – mais c'est aussi d'échanges de courriels avec le Sud où sa fille est en résidence d'écriture.

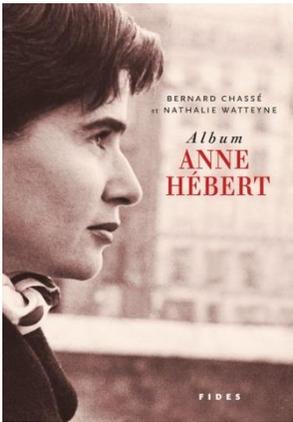
Dans un va-et-vient incessant, on retourne dans le passé de Monique dans les années 50, on revient à l'écrivaine qui s'inquiète pour sa mère, mais qui est fascinée par sa vision du monde. Tellement qu'elle finira par s'en inspirer et en faire l'héroïne du roman qu'elle écrit. *Habiller le cœur* est un roman qui respire le bonheur et qui témoigne d'un grand amour filial.

COMMENTAIRES DE LECTURE

À RELIRE

Anne Hébert, une grande écrivaine

par Pierrette Denault



Titre : *Album Anne Hébert*
 Auteur.e.s : Bernard Chassé
 Nathalie Watteyne
 Éditeur : Fides, 2016

Lors du centenaire de la naissance de cette grande écrivaine québécoise, les auteurs nous ont offert un album exceptionnel retraçant la vie d'Anne Hébert. On la suit à la trace depuis sa naissance à Sainte-Catherine en 1916 jusqu'à son décès à Montréal en l'an 2000.

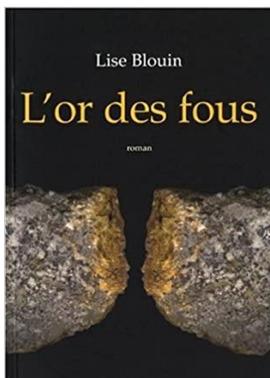
Les documents proviennent du fonds Anne Hébert du Service des bibliothèques et archives de l'Université de Sherbrooke. On y voit des lettres échangées avec la famille, des articles de journaux, des photos de jeunesse, d'autres relatant ses débuts d'écrivaine et ses années en Europe, d'autres encore qui témoignent de la reconnaissance internationale qu'on lui a vouée.

Cet album est un cadeau à s'offrir !

À RELIRE

L'or des fous, une thématique toujours actuelle

par Pierrette Denault



Titre : *L'or des fous*
 Auteure : Lise Blouin
 Éditeur : Triptyque, 2004

Le roman raconte l'histoire tragique de deux enfants, le frère et la sœur, qui, maltraités par leur père - finiront-ils par s'en débarrasser? - entretiennent une saine relation fraternelle, qui les aidera à atteindre la liberté. Pour oublier les sévices dont ils sont victimes, ils se créent un univers singulier où ils peuvent enfin vivre, en recourant à un langage codé qu'ils empruntent au règne minéral.

« *L'or des fous* donne la parole à des enfants de l'ombre, dira la romancière, et leur alliance leur communique la force nécessaire pour affronter la violence familiale. » Un roman qui aborde de front un thème toujours actuel.